



De l'inutilité de l'épistémologie

La non-philosophie se veut d'abord une science rigoureuse de la Philosophie, et en tant que telle, elle peut se vanter d'avoir déjà développé une riche plate-forme d'analyse.

Toutefois, cet aspect de son travail reste surtout concentré sur la tradition philosophique, c'est-à-dire sur sa façon de se reproduire dans ses constructions et ses déconstructions. Or, si cet axe d'attention est évidemment à privilégier, cela ne doit pas faire oublier que la Philosophie entendue comme système d'occupation de l'Un dépasse le cadre de la constellation formée par les décisions philosophiques.

En effet, lorsque la non-philosophie dévoile la structure amphibologique de la Philosophie comme contingente vis-à-vis du Réel, elle fait plus que montrer le caractère hallucinatoire des systèmes philosophiques : elle démontre aussi et surtout que tout espace de pensée *mixte* appartient à son champ d'attraction. Et indépendamment des catégories qu'on utilise pour désigner le matériau philosophique, il est indéniable que ce dernier recoupe aussi bien le domaine religieux que celui des arts, de l'histoire, de la littérature ou de la poésie, pour ne citer que les principaux.

Que reste-il alors ? En fait, pour autant que les sciences de l'homme ont, dans le cadre d'un débat qui n'a presque jamais cessé de faire cercle, largement assimilé l'économie de pensée philosophique, cela laisse entière la question des sciences exactes. Ces dernières s'opposent à la Philosophie dans leur principe même, et on peut donc imaginer quelles puissent jouer le rôle d'un contrepoids vis-à-vis d'elle. Mais il s'agit alors de savoir comment l'entendre. Car même si la science tend - comme mode d'intelligibilité - à s'opposer aux tentatives de développement philosophique, cela ne change rien au fait qu'elle présente - comme discours et comme réalité institutionnelle - tous les symptômes d'une monopolisation par la Philosophie.

Cet accaparement n'est peut-être pas sensible tant que l'on s'en tient à une certaine représentation de ses pratiques, mais il devient évident dès que l'on s'intéresse plus en détail aux débats scientifiques contemporains. Depuis le début du vingtième siècle, les découvertes d'Einstein et l'émergence de la physique quantique ont entraîné un puissant retour de la métaphysique au cœur même des théories physico-mathématiques, et en termes de catégories spéculatives, les discussions qui sont à présent devenues monnaie courante dans ces disciplines n'ont plus rien à envier à celles des théologiens de la grande époque. Or, une telle situation est profondément anormale quand à l'essence même de la science, qui continue ainsi à être assimilée à un réservoir de matériaux philosophiques.

Non-réalisme et non-idéalisme

Comprenons bien, toutefois, que le problème ne porte pas sur un retour de la métaphysique dans ces disciplines : il ne s'agit pas ici de lancer un nouveau rappel à l'ordre au nom d'un



De l'inutilité de l'épistémologie par Boris Sirbey

quelconque impératif critique qui aurait pouvoir législatif sur les sciences.

En effet, en dehors de cette minorité grandissante de scientifiques qui défendent une position idéaliste, ce qui conforte la majorité des autres dans l'idée qu'ils sont libres de philosophie est le recours à des catégories de pensée mécanistes et matérialistes, qu'ils opposent à une métaphysique assimilée au spiritualisme. Or, si le paradigme réaliste auquel se réfèrent plus ou moins inconsciemment les chercheurs pour garantir leur indépendance est en réalité étranger à la science (puisqu'il est le produit d'une construction philosophique dont les bases ont été posées à la Renaissance et que Kant a consolidé à partir d'une lecture causaliste des découvertes de Newton), le paradigme idéaliste qui prend à présent sa place n'est pas plus une nouvelle garantie de liberté et d'indépendance, puisqu'il s'appuie lui aussi sur un mode de pensée philosophique. Dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas de science, mais d'une philosophie mélangée à la science, *cest-à-dire de Philosophie pure*.

La science n'est pas plus physique que métaphysique, et n'est surtout pas physique *contre* une métaphysique qui viendrait la menacer depuis son « dehors ». Il est dès lors facile de comprendre qu'en condamnant solennellement la métaphysique au nom de la science, la Philosophie n'a jamais fait qu'une seule chose, à savoir faire perdurer l'opposition conflictuelle entre physique et métaphysique, et à travers elle, celle entre sujet et objet. Saccaparant le discours des sciences à travers une épistémologie dont elle était l'unique porte-parole, elle sassurait ainsi un nouveau terrain de réactivation.

On mesure aisément, à partir de là, à quel point l'unité du projet critique kantien, pourtant déterminante dans la perception que nous avons aujourd'hui des sciences, est en réalité factice. En refusant de trancher entre la science et la philosophie, Kant part d'un discours qui est clairement celui de la science. Mais en guise d'une science de la philosophie, ce qu'il élabore finalement est une *philosophie de la science* : l'approche unilatérale qui sous-tend le projet critique est ainsi progressivement absorbée par une pensée de plus en plus dialectisée, dans laquelle tous les grands thèmes de la philosophie philosophante prennent à nouveau l'ascendant. Or, une philosophie de la science est automatiquement une philosophie *contre* la science, puisque tout ce qui ne sert pas cette dernière de façon stricte sert la philosophie.

Pour combattre l'ennui, rien de mieux qu'une bonne guerre...

L'un des symptômes du saisissement philosophique, on le sait, est l'affrontement pacificateur, qui aboutit typiquement sur une situation de guerre-paix cyclique, ou de guérilla. Il suffit dès lors de considérer la variété même des types de guerres : critique, herméneutique, phénoménologique, idéologique, politique, menées autour de la science des derniers siècles pour comprendre quelle est devenue l'un des centres de réplique privilégiés de la Philosophie.

L'histoire des sciences modernes est ainsi marquée par des luttes d'interprétation et des débats épistémologiques qui se donnent pour immanents à la science (typiquement, entre le réalisme et l'idéalisme), mais qui ne sont que des pions de la Philosophie. La science-en-Us ne faisant que donner l'intelligibilité claire et suffisante des phénomènes, elle n'est ni réaliste, ni idéaliste,



ni spiritualiste, ni formaliste, ni causaliste, et le simple fait de se demander laquelle de ces positions la sous-tend est déjà un oubli de son essence propre.

Il est clair, de ce point de vue, que ce avec quoi traitent les scientifiques n'est pas le donné manifeste, mais un matériau phénoménologique mélangé d'universels, dont le concept d'une Science liturgique accompagnée de ses nombreuses divinités annexes (Matière, Énergie, Cerveau, etc.) sont les principaux maîtres d'œuvre. Plus profondément encore, la trace profonde laissée par la Philosophie dans la sphère des sciences exactes se traduit par cette incapacité à se libérer du besoin de *diviser le Réel pour le comprendre*, les scientifiques continuant toujours à placer l'individualité des phénomènes qu'ils étudient sous la juridiction de « lois » abstraites, sans voir que le Réel leur fournit tout ce dont qu'ils ont besoin, à savoir l'adéquation immédiate de la connaissance avec elle-même. Encore habitués à chercher un degré d'intelligibilité supplémentaire dans la sphère philosophique, ils ne font qualimenter le cycle sans fin des médiations et des donations qui perpétuent le saisissement de l'Un.

La gravité philosophique

En ce sens, il est frappant de voir jusqu'où s'étend le mode de fonctionnement transcendantal de la Philosophie. Dès l'école, on nous apprend que l'univers est dirigé par un certain nombre de forces physiques, qui se traduisent par des lois mathématiques. C'est ainsi que la loi de la gravité explique que les masses s'attirent.

Or, cette lecture, apparemment intuitive, est en réalité une *interprétation seconde* du donné manifeste. Envisager la gravitation comme une « loi » qui « agit » sur les objets, en effet, revient à traduire le phénomène gravitationnel proprement dit sous un angle causal et mécaniste, sans se rendre compte que l'on sort ainsi du domaine propre de la science. Car en réalité, il est possible de lire n'importe quelle propriété physique de plusieurs façons différentes : mécaniste, mais aussi finaliste, formaliste, systémique, statistique etc. Le donné proprement dit étant muet, l'Un et donc absolument suffisant, on peut en tirer autant d'interprétations qu'il y a de façons de délimiter arbitrairement les catégories de l'entendement et de les faire jouer entre elles.

Bien sûr, du point de vue de la détermination en dernière instance par le Réel, aucune de ces différentes déterminations composites ne peut prétendre valoir *contre* une autre, mais la Philosophie procédant de l'unité brisée ou hallucinatoire, elle en vient inévitablement à en déduire un système de hiérarchie complexe, cadre indispensable à la lutte entre positions philosophiques. Elle maintient ainsi les sciences dans un régime d'intelligibilité transcendantale *mixte*, et par conséquent, porteur de violence.

Dans cette façon de faire, l'immanence de la « loi » au phénomène est soit niée purement et simplement (dans un mode réaliste kantien), soit obtenue au terme d'une mise en rapport dialectique (dans une épistémologie de type hégélien). Or, dans les deux cas, elle est encore perçue comme un « objet » de pensée, et pas comme son déterminant en dernière instance. Il s'agit toujours d'une gérance du Réel, au mieux justifiée par la nécessité de permettre à l'Un de se retrouver après une division censée l'avoir « anéanti », nécessité qui continue donc à être



dominée par la division entre un monde extérieur objectal et une intériorité théorique abstraite. C'est en ce sens que l'on peut dire que le concept de loi est utilisé partout dans les sciences, *mais qu'il ne s'agit pas d'un concept scientifique*. La loi est une hypostase du Réel ; elle procède d'une tentative de le diviser pour le rendre intelligible : c'est donc un artefact philosophique. La science proprement dite, de son côté, ne saurait en aucun cas se ramener à une détermination épistémique locale, qui est toujours un rajout inutile au phénomène manifeste. Ce dernier, en effet, n'a pas besoin d'une structure artificielle pour être atteint, et il peut parfaitement se passer de toute architecture que la Philosophie déploie fiévreusement autour de lui pour lui donner son intelligibilité.

Sans foi ni loi

On ne mesure pas, de ce point de vue, la puissance d'une pensée qui ne veut rien de plus que le Réel. L'indigence totale dans laquelle se place la non-philosophie dévoile la tradition scientifique telle qu'elle s'est développée depuis les Grecs comme dirigée par des catégories de pensée onto-épistémiques caractéristiques de la Philosophie. Par contraste, elle montre que le vœu de pauvreté de la science est aussi un vœu de silence, *qui ne fait pas conflit*. Il faut donc se rappeler que non seulement la science est pauvre, *mais quelle est si pauvre qu'elle ne peut souffrir le moindre paradigme épistémique* : ainsi, en faisant prendre conscience aux chercheurs du fait qu'ils entretiennent en eux des critères d'intelligibilité amphibologiques, on les libère d'une charge qui pèse encore lourdement sur eux.

Quand un scientifique entreprend d'expliquer un phénomène pour en induire une théorie, il est presque toujours victime d'une foule de limitations dont il n'a pas conscience, et qui l'amènent à filtrer insensiblement ce qu'il perçoit pour ne retenir que les hypothèses qui correspondent non à des critères d'intelligibilité universels, mais à un certain nombre de normes plus ou moins arbitraires, la plupart du temps dérivées des paradigmes en place dans le monde des sciences, de son éducation ou de ses opinions personnelles.

La plupart des chercheurs continuent ainsi à s'imposer des cadres méthodologiques, idéologiques ou épistémologiques restrictifs, ne se rendant pas compte que dans la mesure où la science est ouverte à tous les vents du Réel, elle est aussi au-delà de toutes les déterminations qu'on peut vouloir lui imposer, et qui résultent toujours d'une tentative d'occultation de la suffisance à soi fondamentale du donné. L'acte de compréhension se réalisant d'emblée dans l'Un, il a pour caractéristique d'embrasser le phénomène sans aucun reste, et de se situer tout en dehors de toute tentative de prélever un mode discursif limité sur son intégrité foncière.

Pour sortir d'une heuristique guerrière

Si on prend, par exemple, les expériences de la physique quantique, on a affaire à des phénomènes qui échappent aux lois de la causalité telles qu'elles sont communément



admises. Toutefois, s'ils apparaissent comme incohérents du point de vue d'un certain cadre de pensée, ils deviennent parfaitement intelligibles si on les envisage depuis un mode de pensée acausal, qui fait appel à la finalité ou à la pensée formelle plutôt qu'à la pensée mécaniste. Or, la raison pour laquelle le raisonnement par les fins a été largement disqualifié dans les sciences modernes ne vient pas du fait qu'il est « moins valide » que le raisonnement par les causes, puisque d'un strict point de vue cognitif, il est une forme *a priori* de la connaissance au même titre que la causalité, mais du fait que nous avons arbitrairement séparé l'entendement en plusieurs principes distincts censés s'opposer les uns aux autres, entraînant ainsi une situation de conflit permanent. C'est sur cette base qu'Aristote a démarré avec un modèle polycasual orienté sur la cause formelle, qui a ensuite été remise en question par les scolastiques lorsqu'ils lui ont préféré la cause efficiente, qui à son tour a été critiquée par les sensualistes anglais, avant d'être rétablie par le laborieux travail de Kant, pour être à présent éclipsée par la notion de détermination statistique, etc.

On voit bien que c'est une ronde sans fin : en assimilant ce régime de pensée biaisé, les scientifiques viennent à faire des coupures dans le Réel, et à réduire la possibilité de la connaissance à l'adoption préalable d'une position philosophique censée valoir contre une autre, l'étape suivante consistant alors tout naturellement à écarter les phénomènes qui correspondent aux régions de l'entendement que l'on a arbitrairement censuré. Selon les époques, des pans entiers de la phénoménalité sont ainsi écartés au nom même de la science, qui se met alors à fonctionner comme un *occultisme* pur et simple (par exemple, l'hypnose au dix-neuvième siècle et les phénomènes quantiques au vingtième ont tous les deux été marginalisés par la pensée scientifique institutionnelle car ne correspondant pas au modèle causaliste mécaniste mis en place par les philosophes des Lumières).

La science-en-Un

Bien sûr, en tant que telle est un couple philosophique, l'opposition entre causalité mécaniste et finalité vitaliste procède encore du non-Un, mais cela donne bien l'idée de la subtilité des jeux philosophiques, qui se déploient même là où la pensée la plus exacte semble prédominer. On peut, de ce point de vue, définir la Philosophie comme une activité de réinterprétation quasi infinie du manifeste, mais il faut alors comprendre à quel point le mélange qu'elle produit peut être *raffiné*, parfois au point de réussir à prendre toutes les apparences du donné expérimental lui-même, et déterminer la quasi-totalité des structures mondaines de la culture scientifique. Ainsi, beaucoup de recherches menées dans les sciences physico-mathématiques relèvent non de questions immanentes à la raison scientifique, mais de tentatives d'apporter des réponses à des paradoxes qui n'apparaîtraient plus comme tels si on les envisageait depuis un mode de pensée libéré des dichotomies philosophiques. En outre, il me semble clair que l'institution scientifique actuelle dans son ensemble évolue dans un réductionnisme matérialiste délétère, qui n'est que le reflet inversé de la pensée mythique qu'elle a prétendu dépasser, ce saisissement se traduisant par une inertie considérable de tous les champs théoriques et pratiques qui en dépendent.



De l'inutilité de l'épistémologie par Boris Sirbey

Etant une pensée-en-Un, la science n'a pas vocation à être rationnelle ou irrationnelle, à classer les phénomènes selon leur degré de pertinence vis-à-vis d'une norme, ou à générer le type de conflits et de craintes dont elle est encore le vecteur privilégié. Elle doit être aussi rigoureuse et critique que l'on voudra, mais uniquement en ce qu'il lui faut inlassablement écarter tout ce qui perturbe cette clarté et cette ouverture spontanée, elle qui voit le réel dans son individualité et son unité irréductibles.

En ce sens, rien n'interdit d'avoir une sympathie de principe pour le matérialisme ou pour le spiritualisme en tant que tradition, mais il est bien clair que du point de vue de la non-philosophie, le problème ne consiste certainement pas à choisir l'un ou l'autre de ces prétendues « positions », pas plus qu'il ne consiste à choisir entre la transcendance et l'immanence, le réalisme ou l'idéalisme ou n'importe quelle autre alternative inhibitrice de pensée. Indépendamment de toutes ces questions de classification, finalement insolubles puisque aveugles à l'individu-Un, il n'y a qu'un critère à retenir et qu'un seul choix à faire, celui de l'homme, contre toutes les abstractions que l'on peut inventer au-dessus, en dessous, ou à côté de lui.

Voilà pourquoi, même s'il y a bien une humilité nécessaire à avoir vis-à-vis des sciences, elle ne doit pas aboutir à une culpabilité mal placée. En effet, philosophes comme non-philosophes, nous avons une certaine tendance à voir dans la science contemporaine une réalité neutre et autonome vis-à-vis de la philosophie. Mais si nous avons - à juste titre - compris que la tradition philosophique n'a que trop longtemps voulu régenter les sciences et qu'il n'est aucun besoin de dire aux scientifiques comment travailler, il est en revanche tout à fait légitime de parler avec eux, pour profiter de leur expérience, et pour leur faire profiter, inversement, d'une certaine expérience de ce qu'est la Philosophie.

J'aimerais donc conclure en insistant sur le fait qu'à mon sens, la non-philosophie peut avoir un rôle important à jouer dans ce domaine, pour la simple raison que nous sommes justement au bord d'un basculement de paradigme. Cela fait déjà un siècle que la physique, la biologie, la chimie sont alimentées par une moisson ininterrompue de découvertes remettant en cause les notions d'homogénéité des forces, de continuité, de non-contradiction ou de causalité. Pour les chercheurs et épistémologues qui s'intéressent à ces questions, il est clair qu'il est devenu impossible de rendre compte du matériau expérimental mis en lumière par la science contemporaine par les catégories classiques, ce qui la situe hors du cadre réaliste où elle a été confinée.

Ce qui n'est pas encore clair, en revanche, c'est que cette remise en question n'induit pas forcément que le véritable « fondement » des sciences soit à rechercher du côté d'un nouvel idéalisme, d'un métaréalisme ou d'un hyperstructuralisme quelconque, et dans une large mesure, il me semble que le défi à relever est d'arriver à se libérer enfin de ce mode de pensée composite.

Cette émancipation est d'autant plus souhaitable qu'il y a un grand nombre de champs scientifiques pourtant très prometteurs qui sont disqualifiés uniquement parce qu'ils ne s'intègrent pas dans les cadres onto-épistémiques en place dans telle ou telle branche des



De l'inutilité de l'épistémologie par Boris Sirbey

sciences. Cette mise à l'écart systématique explique très largement pourquoi la recherche piétine depuis un moment dans un certain nombre de domaines (par exemple, en médecine, l'hypnothérapie, la psychosomatique, la bioénergétique arrivent très bien à guérir des maladies considérées comme incurables par la médecine classique, mais n'étant pas réductibles à un paradigme mécaniste, elles tendent à être jugées irrationnelles, et sont donc réduites au rôle de minorité silencieuse face à celles qui disposent de l'autorité institutionnelle).

La pensée-en-Un, en ce sens, est bien plus qu'une simple position intellectuelle visant à défendre les minorités contre les autorités, y compris dans le domaine des sciences. Il faut comprendre que la quasi-totalité de l'énergie déployée par le système socio-économique actuel est employée non à gérer l'individu, *mais l'entropie produite par sa négation*. Le mode de pensée mixte des universels donne naissance à un monde de rapports de force absurde, qui finit par se fondre aux dimensions du Monde, jusqu'à l'oubli qu'il y ait jamais eu quoique ce soit d'autre. La science est devenue la clé de voûte de cette triste prison, écrasant l'homme d'une rationalité si universelle et radieuse qu'elle ne voit plus aucune contradiction à effacer tout ce qui ne correspond pas à ses normes.

Une connaissance inquiète, qui cherche sans cesse à se connaître, n'est pas une connaissance. L'immanence radicale, en dernière analyse, implique non seulement l'inutilité de l'épistémologie, mais *l'impossibilité d'un conflit entre l'homme et la connaissance*, peu importe sous quelle forme il se présente. La science ne saurait en aucun cas se situer en dehors de l'homme, et aussitôt qu'elle s'oppose de quelque façon aux individus, c'est qu'elle n'est plus science. Voilà pourquoi il faut - humblement mais fermement - se battre pour la libérer du mode de pensée mixte qui occulte son unité et son identité foncière : parce qu'il n'y a de connaissance qu'humaine.

Boris Sirbey